



Réception de Corinne Hoex

DISCOURS DE CAROLINE LAMARCHE

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 28 OCTOBRE 2017

Madame,
Chère Corinne Hoex,

T'effacer, te dissoudre
Et cette voix en toi
Cette voix qui grandit

Ces vers tirés de votre dernière œuvre poétique pourraient évoquer un chemin de dissolution, de perte, de calcination pour parvenir au plus simple, au plus pur de l'être, à cet état où l'on est, littéralement, traversé. Si je les mets en exergue, en quelque sorte, à mon allocution, c'est qu'ils me semblent résumer à la fois une vie et une œuvre. Et sans doute le moment que vous vous apprêtez à vivre constitue-t-il une étape vers plus de dépouillement encore, si l'on considère, comme je l'ai fait moi-même, qu'entrer à l'Académie consiste à rejoindre le siège d'un mort / d'une morte, qui deviendra un jour, ce siège, celui du mort / de la morte que nous serons, voire de « L'oubli que nous serons » (Hector Abad) — un ordre qui ne vous a jamais effrayée, visiblement, vous qui écrivez dans *Celles d'avant* « comment savoir où tu commences ? » — la question inverse allant de soi, me semble-t-il. Du reste, l'on pourrait ajouter, paraphrasant un passage d'une délicieuse nouvelle où vous rendez hommage à une grand-mère qui croit à la

métempsychose¹ : « Les sièges (d'Académie) sont beaucoup plus que des sièges. Il y a des gens à l'intérieur qui attendent d'être délivrés. »

Quoi qu'il en soit, ce dépouillement oblige, il me conduit vers Baudelaire, un de vos maîtres, cité en exergue à votre dernier texte publié « Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles / Dont la lumière parle un langage connu ! Car je cherche le vide, et le noir, et le nu ! ». J'avoue mon admiration pour cette radicalité à laquelle vous n'avez jamais renoncé, à ce feu auquel vous soumettez la matière de chacun de vos textes, en une réduction alchimique qui nous laisse parfois avec bien peu de chose : quelques pages pour vos *Leçons de ténèbres*, cette œuvre poétique parue au printemps dernier, mais quelles pages ! Pourtant l'on pourrait opposer, à ce nu désir de noir, Kant et son ciel étoilé, « objet » disait-il d'une « vénération toujours nouvelle et toujours croissante ». Et certes, ce n'est pas le moindre des paradoxes — ces paradoxes chers aux poètes — que vous alliez vers toujours plus de nuit sans renoncer aux étoiles. Au contraire : ces scintillements mystérieux et rassurants à la fois, ces lucioles que menacent aujourd'hui tant de lumières criardes, vous nous les donnez aussi, en tisseuse de feu. Telle une constellation, votre œuvre est rigoureuse et fantasque, discrète et source d'émotion. Il me revient donc de tisser les liens entre ces points brillants et à traverser la nuit qui les porte. Tâche heureuse, qu'il n'est pas inutile de faire précéder de quelques repères, comme on fourbit ses instruments d'observation.

Baudelaire. Très bien. Mais aussi Tristan Corbière, qu'à 22 ans, dans votre amour de la chanson française — vos parents vous emmenaient écouter Brassens, Brel, Bobby Lapointe, — vous vous amusiez à mettre en musique.

- Un chef d'œuvre ? Il se peut : je n'en ai jamais fait.

- Mais est-ce du huron, du Gagne et du Musset ?

Gagne était un avocat raté et un fou littéraire, dont la devise *Salvat ridendo mundum* : « Il sauve le monde en riant », devrait vous plaire, vous qui avez réussi à nous faire rire sur les sujets les plus abominables, à commencer par l'éducation des filles. Car enfin, comme vous me l'avez confié « Je voulais jouer de la trompette et

¹ « Les mouches sont beaucoup plus que des mouches, il y a des gens à l'intérieur qui attendent d'être délivrés », dans *Nous sommes loin, Compartiment auteurs*, SNCB 2002.

ils m'ont acheté une guitare », tout cela pour que votre bouche ne se déforme pas, que vous restiez la mignonne que l'on déguisait en gitane ou en princesse. Plus tard, c'est l'Université qui vous a refusé une thèse sur « Les arbres sacrés de l'Entre Sambre-et-Meuse », prolongement de votre mémoire en Histoire de l'art sur « Les saints protecteurs des vaches » qui avait pourtant recueilli tous les suffrages. Tout cela parce que la dite thèse, près de 1.000 pages et 1.500 photos issues d'innombrables enquêtes auprès de curés, folkloristes, traducteurs du wallon et garde-forestiers, était, vous apprit-on, plus proche d'un travail d'anthropologue que d'historienne... Visiblement, vous sortiez du cadre. « J'étais faite pour plus de fantaisie », commentez-vous sobrement. Finalement, tout est chance pour qui œuvre avec acharnement et sans calcul, guidé(e) par la passion. Vous quittez ensuite un travail de documentaliste pour la vente d'antiquités au Sablon, vous lisez, en revancharde (vos parents n'avaient guère de livres, sauf *Moby Dick*, que vous avouez n'avoir pas lu), Yourcenar et Colette, Balzac et Michaux, Cheever et Calvino, vous prenez des cours de déclamation à l'Académie et fréquentez un gourou biblique, vous retenez des masses de poèmes par cœur et achetez des vêtements de fée, vous êtes, en somme, une espèce de plus en plus rare mais en voie de régénération perpétuelle, totalement imperméable au sérieux, à l'envie, au carriérisme, bref à ce qui occupe nombre de nos contemporains, peut-être êtes-vous surgie d'une autre planète, « dessine-moi une Corinne Hoex », vous êtes-vous dit, « car personne ne le fera à ta place ».

On ne sait pas très bien quand vous commencez à écrire. Est-ce d'ailleurs une question que l'on pose à une belle dame qui surgit dans l'arène littéraire à 51 ans, faisant mentir tous les pronostics des comités de lecture mâles ? Non, on vous demande plutôt, comme à toutes les femmes qui écrivent : « Y-a-t-il une part d'autobiographie dans vos ouvrages² ? » Et vous, vous répondez que ce mot de « biographie » ne correspond pas à votre intention. Cela ne vous intéresse pas, dites-vous, de raconter ce que vous savez déjà. « Par contre, ce qui me motive, c'est d'aller là où je me découvre, là où autre chose de moi parle et me surprend, c'est d'aller là où je suis libre. Il y a donc une grande part de moi dans mes livres... » Mais cette part n'est pas là où l'on vous attend, dans cette monstration à laquelle

² Daniel Bastié, dans *Bruxelles Culture* en juillet 2016.

vous destinait toute votre enfance d'enfant unique, objet constant du regard d'adultes vous réduisant à la fonction de public docile, de complaisant miroir. Chez vous, la mise au monde de « cette part de moi qui m'étonne et me délivre », comme vous le dites encore, se fait au prix d'une « réclusion » — le mot est fort, c'est le vôtre. Oui, vous disparaissiez, Corinne Hoex, vous êtes coutumière du fait. Engloutie, pour écrire.

C'est que, lorsqu'elle s'impose, cette matière d'enfance que vous ne quittez jamais vraiment, elle est immense, elle prolifère, ruisselle, c'est une lave, un flot. Elle vous vient pourtant par phrases brèves, jaillissements. Mais au final, cela s'accumule, il y a tant et tant de variantes qu'il faut, ensuite, tailler, couper, puis rapprocher et coudre. À force de travail vous apprenez à faire confiance au lecteur, à parier sur son intelligence ou plutôt : à parier sur le rythme de la phrase, le choix des mots, ce qui fait signe sans peser, la fine constellation. Long, long travail. Presque fou. Oui, on n'est pas loin, au départ, d'une machine-monde digne des fous littéraires, une mécanique qui s'emballe, prisonnière de son propre mouvement. Y voir clair est un rude labeur, prendre distance, sacrifier. Patience et renoncement. Supplice. Extase. La chose enfin là. Si bien là qu'elle effraie ou enchante. Un grand éditeur hésite, un autre la prend illico, Bernard Pivot l'adouble, les lecteurs la découvrent, et débute ce chemin de curiosité et d'affection qui ne vous quittera pas. Des auteurs d'apparence plus grave vous coiffent au poteau des prix, d'autres prix vous sont donnés, parfois plusieurs pour le même livre, et vous avancez, veillant à tout : photo de couve, photos de vous, épreuves vérifiées jusqu'à la moindre virgule, entretiens relus, contacts professionnels qui ne laissent rien au hasard. Surtout, et ce n'est pas le moindre de vos mérites : pas une seule ligne convenue, en dépit d'une langue simple, proche du lecteur.

En guise de première apparition, donc, ce titre fort, ce très beau titre : *Le Grand Menu*. Et, d'emblée, l'arène familiale comme espace du dedans. « Papa est lui-même et son contraire. Beaucoup de gens en lui habitent à l'étroit. » Ne dirait-on pas que vous parlez de vous ? Non, c'est bien papa, lui qui garde « son parler secret boutonné sous la chemise ». Voyons... C'est encore vous ? Non, c'est encore papa, qui vous interdit de lire, lire n'est pas une occupation, il vaut mieux « faire des collections », de capsules de bouteilles, de boîtes d'allumettes publicitaires. C'est aussi lui qui vous filme dans votre bain puis projette le film à votre goûter

d'anniversaire. Et qui vous oblige — ce sera dans le livre suivant — à quitter le spectacle scolaire à l'entracte pour vous coucher à l'heure, c'est-à-dire, à votre honte, bien plus tôt que tous les autres élèves. Et elle, alors, maman, n'est-ce pas vous aussi ? Maman est forte, sûre d'elle, les affaires qu'elle vend dans son magasin sont aussi belles et bien rangées que vos propres archives aujourd'hui. Mais non, ni lui ni elle, ni papa ni maman, ne fonctionnent en miroir, sinon d'eux-mêmes. Car vous, contrairement à leur couple trop complice, vous êtes seule, enfant unique sous leur regard, dans leur maison soigneusement verrouillée. Le livre dit cela, cette dévoration par le regard, cette exhibition du couple, aussi, devant les yeux de l'enfant, cet exemple indigeste. Il dit cela et bien d'autres choses. Une enfance surveillée. Piégée. Et l'évasion dans l'infime. L'observation impitoyable des détails. Se sauver soi-même par le regard, justement. Et l'adulte renchérit, par l'écriture et par un ton inclassable évoqué par certains critiques avec un talent que je leur envie en ce jour : « Tex Avery débarque chez Folcoche », nous annonce Sophie Creuz à la parution du livre, et elle ajoute : « Corinne Hoex écrit sur le ton sage de la gamine en jupe écossaise, socquettes et souliers vernis, qui aurait caché sous ses plis un bâton de dynamite. Elle énonce, avec la docilité d'enfant bien élevée, ce qui se donne à voir dans cette famille. Acide et féroce. Ici pas de taloche ou presque, c'est à coup d'une effarante normalité que la bonne bourgeoisie belge de l'Expo 58 tue dans l'œuf. La narratrice a réchappé à l'asphyxie mentale, à la coupe au page de sa personnalité, et à sa bobine encadrée dans une assiette en étain posée sur le feu ouvert en cuivre repoussé. Mais pareil abrutissement se paye un jour. Voilà qui est fait et bien fait. Pas de grand déballage, juste un menu bien dosé, terrible, drôle dès lors qu'on a la certitude que cette petite fille hurlant en silence s'échappera un jour, attendra son heure pour aimer tout ce que détestaient ses parents et que jamais elle ne portera de mules à pompons de cygne. »

Sur la photo de couve du livre suivant, publié par les Impressions Nouvelles, l'enfant — vous — a des yeux immenses et un regard terriblement volontaire et secret à la fois. Ou plutôt : volontaire et docile. D'où le secret. D'où le silence, qui durera des années, suspendu aux branches des arbres sacrés, aux amulettes des saints protecteurs, aux légendes des belles martyres. L'enfant a une belle robe, forcément. Elle sera jeune fille gracieuse. Voulue et dévorée comme proie. Et silencieuse là aussi, comme en son enfance pétrifiée. *Ma robe n'est pas froissée*, dit le

titre. Le texte non plus ne l'est pas. Il reste dans ses plis, admirablement coupé et ajusté pour dire l'abus de pouvoir : la violence physique de l'amant et celle d'une éducation hypocrite qui n'apprend pas aux filles à dire non. À la fin, la jeune femme, devant la mer, se laisse bercer par « la docilité des nuages [...] le ronronnement bienséant de l'été ». Elle regarde une petite fille absorbée à déplier le papier d'une fleur, dans son magasin de sable, « soucieuse que l'étalage soit irréprochable pour le client qui la visitera ». Terrible déplacement du regard, de l'émotion. Effacer les traces du massacre. Remettre la vie dans ses plis. Croire encore et toujours que quelqu'un va venir vous aimer.

L'étalage si parfait ramène à la mère. Au magasin de l'enfance. Mais aussi à l'écriture, cette construction de sable que la vie, sa corrosion, son flux, détruit et que l'on redresse et réagence sans fin. Certes chaque livre est autonome. Mais des réseaux de correspondances se tissent, comme on le voit, et la mort aussi circule, de livre en livre. Celle du père ouvre lapidairement ce deuxième livre « Tu es mort. Elle est veuve » et un aveu poignant : il voulait être enterré à la mer, enveloppé dans les voiles de son bateau. Il deviendra cendres, par la volonté de la mère persuadée qu'il eût jugé cela plus propre. *Cendres*, titre d'un poème en fragments paru déjà en 2002, bouleversant de gravité, dont on voudrait citer toutes les lignes ici même, pour que chacun de nous fasse, de l'adieu au mort, la figure imposée autant que magnifiquement libre de la réconciliation.

Depuis ton lit
malade
vingt fois tu demandais
où en était la neige.

[...]

Tu es nocturne
et blanc
comme l'ardoise
sous la lune
quand les ténèbres
recouvrent leur secret.

La neige
s'agenouille
et nous remet
au monde.

La mort de la mère viendra, elle, dans le troisième livre, paru en 2010, *Décidément je t'assassine*. Le « tu », maintenant, c'est elle, luttant sur son lit d'hôpital, puis présente dans les objets dont sa fille hérite, qu'elle range, donne, disperse. Le manuscrit, confié à celle qui a reçu vos deux livres précédents, suscite ce commentaire, depuis Cergy-Pontoise, le 13 mai 2008.

Chère Corinne Hoex,
J'ai lu votre manuscrit d'une traite. Rien à y changer. Il est beau, dans son implacabilité, son gouffre, son absence de consolation. Il y a la figure de lutteuse d'une mère, cette dame « qui a tellement de mal à se laisser mourir », féroce de vie, d'égoïsme et quelque part admirable, les agents hospitaliers de la mort à la chaîne, le dérisoire des objets qui restent, à trier, les paires de chaussures. Au travers de la description concise, de la brutalité des notations se ressent une émotion, plus, une douleur, celle de l'incompréhensible, pourquoi cette « mère » a été ainsi, pourquoi je souffre, pourquoi c'est fini. Celle du temps, aussi, je pense à ce passage où vous calculez en heures le passage de la vie à la mort, des paroles au silence. Là aussi vous êtes dans le présent continu, comme dans *Le grand menu*, et c'est justifié.
Je crois que c'est le texte de vous que je préfère.
Amicalement,
Annie Ernaux

L'une et l'autre mort, celle du père, celle de la mère, reviennent dans ce que vous nommez vos « œuvres poétiques » : ces petits livres — *Cendres* était le premier — qui ne sont pas des « recueils » (au sens où des textes divers, venus au fil du temps, s'agglutineraient en concrétions), mais des ensembles concertés et tenaces, d'une seule coulée dirait-on, quoique scindée en parties. Ces ensembles sont accompagnés de dessins d'artistes — Bernard Villers, Alexandre Hollan,

Véronique Goossens, Camille De Taeye, Robert Lobet, Marie Boralevi ou Kikie Crèvecoeur —, choisis par vous ou qui vous ont choisie, dessins d'un raffinement extrême, en écho parfait au texte. Là où les objets, les plantes et les bêtes, les personnages familiers, venaient, dans les trois livres cités, en renfort précis, imagé, métaphorique, coloré, là où un cerf-volant rouge rappelait le sang, la vie, la résistance ou l'échappée, ici règne, face au charbon des images, une musique presque abstraite, le diaphane de la pensée. Quelque chose qui serait une prière accessible à tous, une prière sans célébrant ni Dieu, sans autre vie après la mort que celle des mots qui ensevelissent et ressuscitent, à force de déplacements infimes. Parfois vous répétez un mot, une moitié de vers, vous bougez un pan de phrase, comme on pousse peu à peu une pierre, comme on fait peu à peu pénétrer la lumière sous la terre, à petits pas de fourmis, à grande patience vitale, filiale.

Car ce qui frappe, dans votre chemin, c'est le refus d'expédier, de condamner, de se libérer à bon compte. Chacun de nous, je crois, est guidé par un commandement secret. Certains d'entre nous — nous en avons d'innombrables exemples, oserais-je dire plutôt masculins ? — se placent d'emblée sous le signe de la révolte, de l'abandon du domicile familial. Le vôtre pourrait être : père et mère honoreras. Et par là, toi-même. Car ce père et cette mère sont en vous, et vous « passez » ensemble, ni vous sans moi, ni moi sans vous. Vous êtes leur accompagnatrice *De l'Autre Côté de l'ombre*, par *Les Mots arrachés* à leurs derniers moments, jusqu'au bout de leur dernier souffle, cherché, rendu.

chaque nuit ta voix lointaine
naufragée
ta bouche qui cherche l'air
tu dérives
te détaches du monde

Puis leurs dépouilles, leurs fantômes mêmes, trouvent en vous un refuge, ils vous doivent d'entrer enfin dans le flux universel après vous avoir permis de grandir, de sortir d'eux, de mourir à ce qui vous faisait mourir, enfin née.

ta voix à nouveau
ma fille

je veux que tu sois
mais tu ne poursuis pas
ton regard est fixe
que je sois quoi
heureuse
vivante
belle
ou alors simplement
ma fille je veux que tu sois

Être, être soi... Vous ne le devez qu'à vous-même, ou plutôt : à votre travail acharné. Un travail qui récuse l'affect ou l'explication au profit d'une émotion laconique, gagnée sur des montagnes de déblais. Des cônes de déjection existent quelque part, emportés par la crue. Demeure la trace creusée au scalpel dans la roche, de plus en plus économe, lapidaire. Le lecteur à votre suite doit prendre son temps, choisir son moment de lecture. Mais c'est une excursion brève, qui ne l'oblige pas longtemps. Une respiration. Un choc qui fait repartir le cœur. Une prosternation, parfois. Ou une protestation. Marathonien s'abstenir. Heureusement, vous avez les lecteurs que vous méritez. S'il fallait en citer un autre, poète lui-même, généreux lui aussi, veilleur de la poésie belge francophone, ce serait Gérard Purnelle qui a écrit à votre sujet : « L'écriture de Corinne Hoex réalise le tour de force d'être à la fois minimaliste et sensuelle. Les poèmes sont très courts, verticaux, simples. » Évoquant votre « extraordinaire économie de moyens » autant que votre humour, il conclut en disant « et l'on obtient le haiku moderne ». Un haiku qui, en plus de faire se rejoindre l'intérieur et l'extérieur, l'intime et le paysage, s'enrichit d'allusions aux légendes qui ont bercé l'imaginaire occidental — l'historienne de l'art que vous êtes n'est jamais loin, mais surtout la conteuse, dont la mémoire en palimpseste revisite la lutte héroïque des femmes.

Et puis vient un autre roman. Un manifeste peut-être. Celui d'une femme qui a cru avoir besoin d'un stage pour les femmes, animé par un maître spirituel, être supérieur, lui semble-t-il, d'une grande beauté de surcroît, qui soudain la repère, l'approche, l'aime, fait d'elle, la mécréante, une baptisée selon le rite oriental, profite de ses deniers, du havre offert par sa maison fleurie, puis fait ses

valises et la quitte, à son plus grand soulagement. C'est *Le Ravissement des femmes*, chez Grasset. Absent le père, absente la mère, mais un grouillement de sœurs exaltées autour d'un homme qui joue au père, au confesseur, à l'amant, bref au maître de ces dames... Et la quête de sa propre maîtrise de femme, indéfiniment reportée — sauf dans le geste d'écrire, son seul lieu, celui qu'à défaut d'opposer aux thérapeutes à la mode elle habite farouchement, en solitaire. « Vivre ici est un miracle. Aller, pieds nus, dans ce jardin, vêtue d'un vieux polo raide de sel. Boire l'eau du tuyau d'arrosage. Se tenir sous les arbres dans le soir descendu. Respirer le vent chaud chargé d'eucalyptus. Elle resterait là des siècles, solitaire et heureuse. »

Il y a bien d'autres textes. *Contre jour*. *Oripeaux*. *Rouge au bord du fleuve*. *Wonderbra ! Wonderworld !* Tous ceux que l'on ne peut citer, parus en tirages confidentiels ou dans des revues fidèles, comme *Marginales*. Ceux qui font rire et pleurer à la fois. Ceux dont l'audace tranquille stupéfie, ceux qui, face au sérieux des adultes, à leurs peurs, à leur morale stupide, leurs punitions d'un autre âge, nous disent : *Pas grave*. Pas grave, d'être enfermée dans le placard à chaussures, dans l'odeur tenace des pieds, parce qu'on a voulu être choyée comme sa petite sœur Louissette, et que pour cela on a bavé en public comme elle, tiré sur ses paupières, secoué sa poupée comme une chiffie, retiré ses frites à moitié mâchées de sa bouche, renversé son verre de sirop, et louché, bien sûr, le mieux possible. Pas grave de se vouloir pas normale, au centre de l'attention familiale, et de répondre à la maîtresse qui vous demande ce que vous ferez plus tard : « Moi je ferai mongolienne ! » Versant burlesque, ce texte, d'un autre, paru dans la revue de l'Association Transpersonnelle Belge, et qui, sous le titre *Un chromosome de différence* rend hommage à Marco, le cousin mongolien dont la mort à vingt-cinq ans avait soulevé des commentaires du genre « ça vaut mieux pour tout le monde ! », Marco, ce « bel être vivant dont je commence seulement à percevoir tout ce qu'il m'a donné dans ce monde de pitres » écrivez-vous avant d'ajouter : « J'ai tenu dans la mienne la petite main molle de Marco, comme le trajet le plus simple vers quelque chose qui me disait que moi aussi j'étais palpable et vivante. »

Oui, il y a ces textes confiés à des revues, et les autres, élégamment édités, des textes délicats et sonores, pétris d'humour, de férocité, de bonté, où chaque mot, chaque détail, est à sa juste place, broderie qui vous venge des napperons obligatoires des fêtes des mères d'autrefois. Ils nous parlent de vieux féroces ou

sublimes (*Les Putois*), d'une grand-mère adorée (*Juin*), de l'enfant qui échoue, précisément, à broder son napperon (*Le fil*), d'amants imaginaires et courtoisement lubriques (*Valets de nuit*), de gens sans têtes ou de têtes se baladant seules, sur un plat ou au bout d'une pique (*Décollations*), de visiteuses fantomatiques (*Celles d'avant*), de déambulations litaniques (*Le Murmure de la terre*), d'un oncle suspect qui rôde dans le jardin des vacances (*L'Été de la rainette*). Vampires discrets ou protecteurs un peu trop insistants vous cernent, chère Corinne Hoex, éblouis sans aucun doute par votre sagesse excentrique et l'élégance de vos apparitions, parfois limitées à une page qui dit quelque chose comme :

sous ton pas dans l'allée le murmure du sol entre la terre et toi le
crissement du gravier
sous ton pas dans l'allée des débris de montagne des éclats des fragments
muets longuement muets
sous ton pied pas à pas l'éternité brisée des fragments de montagne
épandus dans l'allée
dans l'allée sous ton pas de petits cris fracturés sous les feuilles tombées le
crissement du gravier

Et comment n'avoir pas envie, alors, de vous suivre ?

Mais vous vous envoliez toujours ailleurs, au bout de votre cerf-volant de mots, vous allez même, de nuit, jusqu'à *N.Y.*, une New York rêvée, dont la seule imagination fait pousser les bras, les petits bras de l'enfant, les bras ouverts de la femme, les bras courbaturés de l'aïeule, même si :

N.Y. en vrai
elle n'y est jamais allée
jamais vu les hauts buildings
et les avenues numérotées
jamais traversé l'océan
N.Y. ça reste ailleurs
N.Y. c'est ce qui la fait voyager
les bras ouverts
depuis l'enfance

ce qui fait qu'encore toujours
si vieille vieille dans son fauteuil
ses deux bras poussent

Réalise-t-on ce que cela a de simple, cette strophe, et quelle audace tranquille il faut pour affronter la page, blanche comme le terrain de jeu d'un enfant ou le carré de jour qui résiste, vu du fauteuil, lorsque tout le reste a disparu, vaincu par l'âge ou la maladie ? Le rêve, le merveilleux, ne sont chez vous jamais loin. Mais ce faisant, vous ne lâchez rien, votre écriture ressemble à votre visage, riche d'une intemporalité qui s'impose, semble-t-il, sans effort, après avoir pourtant traversé tant d'épreuves. Ruser pour renaître mine de rien, sans pouvoir éviter le feu mais en contemplant le ciel ouvert comme vos belles et enthousiastes martyres, c'est, semble-t-il, votre destin. On s'étonnera à peine d'apprendre que maintenant, vous faites de la chanson, que vos textes vont trouver leur accompagnement musical et une voix pour vous dire, que l'on aimerait être la vôtre. Sûr que même se cherchant, toujours se cherchant, à travers tout et jusqu'au bout, elle nous charmera plus que d'autres, cette voix, portée par votre fantaisie et votre rigueur, votre radicalité et votre rire.

Désormais cette voix qui grandit, comme je le disais à l'entame de mon discours (discours, vraiment, est-ce un mot qui nous convient, à nous qui ne sommes jamais là où l'on nous attend, à moi qui suis peut-être, m'adressant à vous de la sorte, là où vous-même ne m'attendiez pas du tout?), cette voix donc, déjà très aimée par ailleurs, nous l'entendrons désormais à notre table, depuis le fauteuil 13 exactement. Puisse ce 13 vous porter chance quand nous avons, déjà, celle de vous accueillir ici même, entourés de nos amis et des vôtres, dans cette famille confiante qu'est l'Académie.

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Caroline Lamarche, *Réception de Corinne Hoex. Séance publique du 28 octobre 2017* [en ligne],

Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. Disponible sur :

<www.arlfb.be>